

Agnès et les cousins

Chaque fois que des difficultés financières agitaient la famille Bertrand, la Baugerie revenait au centre des discussions. Depuis le décès des grands-parents, la grande demeure n'était habitée qu'à l'occasion des vacances et de certains week-ends. Cependant, le grand domaine occasionnait toujours de nombreux frais : ménage, entretien du parc, réparations... Tant que la vieille Charlotte avait habité sur place, elle s'était fait un devoir de régler la plupart des problèmes. Cependant, avec l'âge, la vieille servante avait dû se résoudre à se fixer au village. Plusieurs fois, la solution de la vente avait été envisagée en conseil de famille. La plupart des conjoints plaidait pour ce choix. Les cohéritiers se laissaient fléchir puis, un sursaut de mémoire les retenait toujours. Comment oublier tous ces étés passés ensemble dans la grande demeure, les secrets des combles et de la cave, les baignades dans l'étang, les courses dans le parc, les cabanes dans la garenne ? Et à chaque nouvelle génération, la Baugerie faisait de nouveaux adeptes, les enfants, les amis invités, de nouveaux conjoints... Si une famille faisait, un été, une infidélité à la maison pour cause de séjour en Grèce ou de trek dans l'Himalaya, la nostalgie la rappelait l'année suivante.

A la fin de l'adolescence, les cousins aspiraient à plus d'indépendance. Ils consacraient pourtant quelques jours ou quelques semaines à leurs retrouvailles estivales. Cette année-là, le frère et la sœur d'Agnès avaient refusé d'accompagner leurs parents. Elle, au contraire, avait accepté avec plaisir l'idée d'un séjour à la campagne. Son échec, l'an passé, au concours d'HEC, l'avait vexée. Pour sa nouvelle tentative, elle avait décidé de mettre toutes les chances de son côté. Elle avait elle-même demandé à intégrer une classe préparatoire dans un établissement avec internat. Pendant des mois, elle était restée la tête dans le guidon. Il lui

était même arrivé, certains week-ends, de rester dans l'établissement. Ses efforts lui avaient permis, cette fois-ci, d'être admise. Elle avait abordé l'été à la limite du burn-out. Elle n'aspirait plus qu'à passer quelques semaines au calme à la Baugerie. Il lui aurait été cependant pénible de s'y retrouver seule, sans autres jeunes. Heureusement, deux des cousins de son père s'étaient fait accompagner de leurs fils. Paul et Vincent Chassard étaient arrivés peu avant elle ; Guillaume Bertrand, une semaine après.

— Vous avez amené un ordi ! s'écria Agnès.

— Rentre ou sors, mais ferme la porte ! lui rétorqua Guillaume.

Les trois garçons étaient assis côte-à-côte et semblaient captivés par l'écran.

— Vous savez pourtant que la consigne était de n'introduire aucun portable et aucun ordinateur à la Baugerie, insista Agnès.

— C'est tout de même dommage d'avoir un forfait uniquement pour le téléphone, fit remarquer Vincent.

— Tu vas pas raconter ça aux parents ? s'inquiéta Paul.

Il avait été décidé en conseil que tout serait fait pour que les séjours à la Baugerie soient des moments de partage pour la famille. On avait conservé le vieux téléviseur du salon et la ligne téléphonique fixe. Chacun devait s'engager à ne pas apporter son portable et son ordinateur. Apparemment, les trois cousins avaient fait une entorse au règlement familial.

— Qu'est-ce-que vous faites ? demanda Agnès.

Guillaume et Vincent se regardèrent et éclatèrent de rire. Paul rougit. Agnès contourna la table et vint se placer derrière eux ;

— Ah, évidemment, j'aurais dû m'en douter ! commenta-t-elle.

Une fille était en compagnie de trois garçons. Un quatrième larron devait filmer la scène car on apercevait parfois son pied, vêtu d'une chaussette grise, qui s'avavançait pour caresser les cuisses de la demoiselle. En quelques secondes, Agnès passa par plusieurs états d'âme. Sa première réaction avait été la moquerie en surprenant ses cousins dans l'attitude voyeuriste qui lui paraissait si bien caractériser les jeunes gens. Elle avait ensuite trouvé sa

présence déplacée et elle avait été tentée de quitter la pièce. Cependant, la situation de la fille à l'écran l'avait retenue. L'actrice, ou plutôt l'amatrice car il paraissait évident qu'il s'agissait d'un tournage improvisé, était une brunette d'à peu près de son âge. Elle était mignonnette, sans plus, avec un petit corps joliment tourné. Elle exhibait plusieurs piercings : dans l'oreille, dans la lèvre, dans le nombril, au sexe. Elle enchaînait les fellations et se faisait baiser tour à tour par chacun de ses partenaires.

— Quelle conne ! Elle a trois bites à sa disposition et elle ne se fait même pas enculer, quel gâchis ! éclata Guillaume.

L'exclamation du garçon fit sursauter Agnès. Sans s'en rendre compte, elle s'était approchée de ses cousins, s'était appuyée sur le dossier de leurs chaises et avait avancé le visage entre les épaules de Paul et de Vincent. Les scènes de la vidéo lui avaient fait oublier sa résolution de partir immédiatement ;

— Tu t'y vois, coquine ! ironisa Guillaume.

— Quel crétin ! rétorqua Agnès en tentant de calotter le garçon qui s'esquiva.

Son cousin avait pourtant traduit exactement son ressenti. Elle s'était projetée dans l'action et en ressentait un trouble extrême. Elle serra plus fort le dossier des chaises qu'elle tenait pour tenter de masquer le léger tremblement de ses mains. Les images l'avaient atteinte à la manière d'une décharge électrique qui l'aurait tétanisée. Son souffle s'était accéléré et des spasmes semblaient tourmenter son corps.

— Tu l'as déjà fait ? osa l'interroger timidement Paul, qui s'était retourné vers elle.

— Non...évidemment !

Agnès n'avait eu en fait jusqu'alors qu'un seul partenaire. Adrien était son amour d'enfance et elle s'était promis de lui offrir sa virginité, ce qu'elle avait fait. Cette résolution avait été pour elle cause de frustration. Adrien était si timide qu'elle avait dû finalement décider de leur première fois. Elle s'était engagée, avant lui, dans plusieurs flirts mais qu'elle n'avait pas accepté de poursuivre jusqu'à leur conclusion. Toujours, à une occasion ou à une autre, souvent des boums, Adrien était apparu pour lui rappeler que c'était lui qu'elle préférait. Pour une séance de cinéma, elle s'était assise à côté de lui et, d'autorité, dès que la salle avait été plongée dans l'obscurité, elle lui avait saisi la main. Le lendemain, il lui avait encore fallu lui arracher un baiser. Comme si cette étape préliminaire l'avait libéré de sa

réserve, il avait lui-même appelé les stades amoureux suivants. Cependant, c'était Agnès, cette fois, qui avait freiné. Elle n'avait pas anticipé leur premier rapport et ne s'était assurée d'aucun moyen de contraception. Lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans un lit et qu'Adrien, excité, avait voulu la pénétrer, elle l'avait repoussé. Le garçon, inexpérimenté, n'avait proposé aucun autre moyen pour le satisfaire. Il avait obéi à Agnès, s'était retourné sur le côté et, à force de persévérance, avait réussi à s'endormir. Pendant son sommeil, il avait eu une érection et avait éjaculé. Penaud, il s'était couché dans son sperme pour tenter de dissimuler sa mésaventure à Agnès. Choqué, au cours de leurs tentatives suivantes, il lui avait été impossible de bander et il s'était cru impuissant. Il leur avait fallu plusieurs semaines d'attente avant de parvenir, enfin, à se dépuceler mutuellement.

La suite de leur relation avait été à l'image de ce début difficile. Tous les deux handicapés par des éducations trop conventionnelles, ils avaient très lentement progressé dans leur découverte de la sexualité. Lorsque l'un des deux faisait un pas en avant, l'autre en faisait deux en arrière. Leur relation durait depuis presque deux ans mais ils n'avaient guère dépassé le stade de la position du missionnaire. Agnès aurait pu compter sur les doigts de la main leurs performances un peu plus osées : une levrette, un coït debout, deux fellations. Encore était-ce elle qui avait initié cette pratique. Elle s'était glissée sous les draps pour sucer Adrien et s'était précipitée, aussitôt son éjaculation, pour cracher son sperme dans le lavabo. A son retour, il l'avait enlacée tendrement comme pour lui signifier qu'il ne la méprisait pas bien qu'elle ait osé un acte aussi incongru. C'est lui qui avait introduit la deuxième fois son sexe dans la bouche d'Agnès. Il s'y était branlé mais, n'avait pas osé y décharger. La semence avait jailli à l'extérieur et s'était collée aux cheveux d'Agnès. Evidemment, ils n'avaient pas pratiqué la sodomie. Agnès redoutait cette pratique à cause de la douleur qu'on lui avait décrite. Cependant, elle éprouvait une curiosité qu'elle aurait aimé partager avec Adrien. Elle avait abordé la question sous l'angle de l'homosexualité. Cette approche, plus encore que toute autre, avait bloqué Adrien. Les mots, plus encore peut-être que les gestes, réveillaient sa timidité. Agnès lui avait un jour demandé pourquoi il n'utilisait jamais le terme « baiser ». Il lui avait répondu qu'il lui préférerait l'expression « faire l'amour ». La réponse avait flatté le penchant romantique d'Agnès mais elle avait refoulé, une nouvelle fois, une possibilité de progression érotique. Sans se l'avouer, Agnès avait pressenti que sa relation avec Adrien ne lui permettrait pas de s'épanouir. Au fil des mois, l'amour qu'elle avait entretenu pour lui depuis l'enfance s'était émoussé. En choisissant, en début d'année scolaire, d'effectuer sa

classe préparatoire en internat, elle avait restreint leurs occasions de rencontre. En s'éloignant de lui, elle avait trouvé le courage de lui imposer une rupture. Elle s'était fait violence pour cela. Elle en avait également éprouvé une frustration sexuelle. Cependant, sa résolution de consacrer tout son temps au travail lui avait permis de ne pas revenir sur sa décision.

— Bye-bye, petite salope, c'est fini !

Guillaume décocha un baiser en direction de l'écran qui noircissait.

— On s'en refait une autre ? demanda Vincent en rappelant le sommaire et en faisant défiler les photos de présentation et les synopsis des vidéos proposées.

— Vous n'entendez pas ? On dirait le bruit d'une voiture.

Paul repoussa vivement sa chaise et se précipita en direction des fenêtres. Il se pencha et scruta en direction de l'entrée du parc.

— Quel trouillard celui-là ! Qui veux-tu qui vienne ? Pas les parents en tout cas, depuis qu'ils sont devenus amis avec le gérant du golf, ils y passent toutes leurs après-midis jusqu'au dîner. Tiens, Agnès, prends sa chaise.

Guillaume s'était levé pour avancer le siège vacant devant sa cousine. Agnès hésita encore à partager l'amusement des garçons. Cependant, la fin du film qu'elle venait de voir l'avait émoustillée. Elle s'assit à la droite de Vincent.

— Mais c'est ma chaise ! protesta Paul en revenant précipitamment.

— Va en chercher une autre et assied-toi derrière, lui répondit Guillaume, agacé.

— Mais, je ne vais rien voir, se plaignit Paul d'un ton pleurnichard.

— C'est pas toujours facile d'être le frère de Caliméro, commenta Vincent d'un ton résigné.

— Tu t'appuies sur le dossier d'Agnès, comme elle le faisait, c'est pas désagréable d'être derrière une fille quand on regarde une vidéo porno, renchérit Guillaume.

— Bon, je lui laisse ma place, se résigna Agnès, les pommettes empourprées.

— Ah non, tu restes avec nous, intervint résolument Guillaume en se levant et en transportant sa chaise à droite de la jeune fille. Pousse-toi un peu Vincent, qu’Agnès reste entre nous.

Son cousin, qui était ambidextre, saisit la souris de la main gauche et glissa sa chaise à l’autre extrémité de la table.

— Bon, Agnès, qu’est-ce qui te tente ? demanda-t-il en continuant à faire défiler les photos du sommaire.

Il arrêta brusquement le déroulement des suggestions devant une photo qui montrait six jeunes filles nues dans une cuisine.

— Ah, celle-là on l’a déjà vue, elle est excitante. Des petites lesbiennes, ça te tente ? répéta-t-il.

Vincent lança la vidéo. On pouvait supposer que les filles étaient des étudiantes qui s’étaient réunies pour dîner ensemble. Au moment de la vaisselle, quel défi avait pu lancer l’une d’entre elles pour qu’elles se retrouvent toutes à poil entre l’évier et la table en formica ? Les bananes avaient pris une destination différente de celle de la poêle à flamber. Une fille cherchait, de la pointe de la langue, une saveur moins âpre que celle du café. Une autre ne pétrissait pas de la pâte à tarte.

— T’as déjà fait ça avec une fille ? s’enquit d’une voix presque atone Paul, dont les autres avaient presque oublié la présence.

— Non ! répondit vivement Agnès.

— Et ça t’as jamais tentée ? l’interrogea abruptement Guillaume.

Un souvenir se présenta à l’esprit d’Agnès. Pendant sa dernière année de prépa, elle avait partagé une chambre en internat avec une camarade. Lorsqu’elles s’étaient installées, les lits occupaient chacun l’une des faces de la pièce. Après quelques semaines, lorsque les cartes de géographie économiques se multiplièrent, elles imaginèrent de les punaiser au mur pour en faciliter la mémorisation par une vision constante. Pour cela, elles déplacèrent les meubles afin de libérer une surface d’affichage. Elles placèrent les deux lits côte-à-côte, perpendiculairement à la même cloison. Chaque soir, après avoir terminé leurs révisions, elles s’octroyaient un temps de lecture. Agnès satisfaisait ce goût très prégnant pour elle. Depuis

l'enfance, elle avait l'habitude de lire couchée sur le côté droit, la tête calée dans sa main. Leur choix de lit faisait en sorte qu'elle se trouvait dans cette position dos à sa camarade Isabelle. Cette dernière tentait de s'intéresser quelques temps au livre qu'elle avait ouvert. Mais, rapidement, elle se lassait. Elle le reposait sur la table de nuit, faisant volontairement bruyamment claquer la couverture pour bien signifier à Agnès qu'elle abandonnait sa lecture. Celle-ci feignait d'ignorer la demande d'Isabelle. Cependant, la grande blonde ne se laissait pas si facilement ignorer. Elle entamait une conversation, ponctuant ses phrases de nombreuses questions pour capter l'attention d'Agnès. Comme elle ne la gratifiait que de réponses vagues, elle passait à une autre stratégie de harcèlement. Les deux lits étaient si proches l'un de l'autre qu'elle pouvait en tendant le bras atteindre le dos de sa camarade. Elle y traçait d'abord des volutes de la pointe du doigt. Puis, comme Agnès s'entêtait à ne pas réagir, elle la découvrait. Lorsque le drap d'Agnès était rejeté jusqu'à ses mollets, Isabelle déroulait ses agaceries jusqu'aux fesses de sa camarade. Comme la lectrice feignait toujours l'indifférence, Isabelle lui retroussait la nuisette et suivait son sillon fessier jusqu'à l'entrejambe. La première fois que sa camarade se risqua à ce geste, Agnès fut tentée de se retourner et de la gifler. Elle n'osa cependant pas et simula l'indifférence. Néanmoins, l'index de l'autre fille titillait l'un de ses points les plus érogènes. Malgré elle, Agnès éprouvait un certain plaisir à ce contact. Au fil des jours, un peu honteuse, elle en était arrivée à espérer cette phase de la taquinerie d'Isabelle. Agnès s'interrogeait avec appréhension, sur la façon dont sa camarade interprétait son immobilité. Apparemment, Isabelle n'avait d'autre but que de détourner Agnès de sa lecture puisque, lassée de la voir l'ignorer, elle finissait par lui pincer cruellement les fesses. Agnès qui s'attendait à cette douleur ne pouvait cependant s'empêcher de pousser un cri et de se retourner vivement. Elle bondissait hors de son lit et se précipitait sur Isabelle. Il s'ensuivait inmanquablement un corps-à-corps ponctué d'exclamations et de rires. Lorsque l'une des deux lutteuses, à bout de résistance aux chatouilles de son adversaire, criait grâce, les deux filles s'enlaçaient pour tenter de trouver de la place pour deux dans le lit d'Isabelle. Elles tiraient le drap par-dessus leurs têtes et la camarade d'Agnès reprenait ses confidences au point où elle en était restée le soir précédent. Elle se débattait dans un cas de conscience qu'elle jugeait insoluble. Quelques temps auparavant, elle avait rencontré un garçon dont elle était tombée éperdument amoureuse. Celui-ci lui donnait toutes les preuves d'une passion analogue. Cependant, elle était incapable de mettre fin à une relation dans laquelle elle était prise depuis plusieurs années. Son partenaire était le voisin de palier de ses parents, un homme d'un âge presque équivalent à celui de son père. Leur relation avait débuté un soir d'orage.

La foudre avait toujours paniqué la jeune fille. Elle avait refusé, un week-end, d'accompagner ses parents chez une vieille tante qui l'ennuyait. Lorsque les éclairs avaient commencé à zébrer la nuit, elle avait tenté de maîtriser sa panique. Mais, dans un accès de peur, elle avait traversé en courant l'appartement, bondi sur le palier et sonné frénétiquement à la porte d'en face. Lorsque son voisin lui avait ouvert, au comble de l'égarement, elle s'était jetée dans ses bras. Il avait tenté de la calmer, de la faire s'expliquer puis, parvenant seulement à lui faire dire qu'elle ne voulait pas rester seule, il l'avait conduite jusqu'à son salon. Le contact froid du cuir du canapé sur ses cuisses avait immédiatement déclenché à Isabelle une irrésistible envie de faire pipi. Confuse, elle avait demandé à son voisin l'autorisation d'utiliser ses toilettes. Il avait souri mais ne s'était pas moqué d'elle. Il lui avait indiqué une porte dans le couloir. Avant qu'elle ne s'enferme, lui avait proposé de se réinstaller, à son retour, dans le salon et de l'attendre pendant qu'il lui réchauffait un chocolat. Ce n'est qu'en s'asseyant sur le siège des toilettes qu'elle se rendit compte qu'elle s'était précipitée à l'extérieur de son appartement seulement vêtue d'une nuisette qui lui cachait à peine l'entrejambe. Elle se dépêcha d'uriner, revint s'asseoir dans le salon et pressa un coussin sur ses cuisses. L'homme réapparut peu de temps après, portant un plateau où fumait un odorant chocolat à la mousse appétissante. Il lui tendit la boisson, l'enjoignant de la goûter pour s'assurer qu'elle n'était pas trop chaude. Isabelle se laissa traiter un temps en enfant mais la sollicitude de l'homme finit par la vexer. Elle avait l'impression qu'il la considérait comme une gamine effrayée. Elle se résolut à finir sa tasse sans rien laisser paraître puis, remercier et repartir chez elle. Cependant, l'orage, après une accalmie, reprit plus violemment. A chaque détonation, Isabelle tressaillait. Son voisin, prenant conscience de sa peur, lui proposa de lui amener un oreiller et des couvertures pour qu'elle puisse tenter de se reposer sur son canapé. La perspective de se retrouver malgré tout seule dans la pièce décida Isabelle à avouer à l'homme qu'elle préférerait qu'il reste pour lui tenir compagnie. Celui-ci, sans enthousiasme, y consentit. Ils défilèrent toutes les banalités qui leur vinrent à l'esprit, au sujet du voisinage, des études de la jeune fille, du métier de son voisin, des vacances passées. Apparemment, une préoccupation tenaillait l'homme. Constatant son impatience, effrayée à l'idée d'avoir à affronter seule l'orage dont les roulements se succédaient en continu, Isabelle tentait, dès que la conversation se tarissait, d'introduire un sujet nouveau. L'homme marqua par plusieurs bâillements son désir de se recoucher. Devinant que sa jeune voisine n'accepterait pas d'être confrontée à l'obscurité, il lui proposa de se distraire en visionnant l'un de ses DVD. Il ouvrit

un meuble qui en contenait plusieurs centaines, promena quelques instants son index sur la tranche des étuis puis en tira un qu'il présenta à Isabelle : « Pretty woman ». La jeune fille accepta avec plaisir de revoir cette comédie qui l'avait toujours enchantée. L'homme inséra le DVD, s'inquiéta encore d'un souhait que pourrait exprimer Isabelle puis se dirigea vers sa chambre. Il allait refermer la porte lorsqu'il proposa à la jeune fille de la laisser entrouverte pour qu'elle puisse l'appeler à son secours si elle se sentait de nouveau prise de panique. Isabelle s'enroula dans la couverture, cala sa tête contre l'oreiller et se laissa distraire par des scènes qu'elle connaissait pourtant par cœur. Elle attendait cette réplique culte de l'amie de l'héroïne au sujet des filles qui avaient la miraculeuse opportunité de rencontrer un prince charmant : « cette salope de Cendrillon ! ». Isabelle s'esclaffa puis, prenant conscience qu'elle était dans un appartement étranger, regarda avec inquiétude l'entrebâillement de la chambre, de crainte d'avoir réveillé son voisin. Elle prit conscience que la musique du film pouvait le gêner. Elle éteignit le téléviseur, se leva et fit s'éjecter le DVD. Elle le replaça dans son étui et s'avança vers le meuble pour glisser le coffret de plexiglas à sa place. Elle s'amusa à explorer la collection de son voisin. Elle lut sur la tranche le titre de nombreux films qu'elle connaissait. Seul un étui n'était couvert que d'une jaquette blanche, sans inscription. Elle le tira, pensant qu'une annotation avait été faite sur le couvercle du coffret. Celui-ci était cependant vierge. La curiosité taraudait Isabelle. Elle jeta un regard furtif en direction de la porte entrouverte. Aucun son ne filtrait de la pièce, si ce n'est le froissement léger d'une respiration. Isabelle revint, sur la pointe des pieds, jusqu'au lecteur de DVD. Elle y inséra le support mystérieux et retourna s'asseoir sur le canapé. Avec précaution, elle lança la lecture et pressa immédiatement sur la touche d'arrêt du son.

La première image inonda la pièce de lumière. Un soleil à son zénith pâlisait le ciel et la mer d'un paysage tropical : langue de sable blanc, cocotiers, barques colorées. Une jeune femme mutine se glissa hors de l'abri de la végétation côtière. Elle lança une série de baisers au caméraman, esquissa plusieurs poses sexy, et s'enfuit en direction de la vague dans l'écume de laquelle elle plongea sans hésitation. La scène se terminait là. Le film se poursuivit par un panoramique sur un site volcanique puis, par une scène de buffet dressé entre de jolies paillottes. Isabelle comprit qu'il s'agissait du film des vacances de son voisin, auxquelles il avait fait allusion au cours de leur conversation. Les images étaient certes belles mais un peu conventionnelles. La jeune fille s'apprêtait à presser sur le bouton d'arrêt de la commande lorsqu'une scène plus cocasse la retint. La jeune femme qu'elle avait vue courir

sur la plage au cours de la première scène était debout sur un lit, seulement vêtue d'un pagne de raphia. Elle tenait devant son visage un grand masque de bois qu'elle descendait et montait alternativement, révélant ainsi son visage qu'elle déformait à chaque aperçu par une grimace nouvelle. Elle jeta le masque à terre et se déhancha pour imiter un tamouré langoureux. Elle glissa ses mains sur ses seins, sur son ventre, sur ses hanches, passa ses pouces dans la ceinture de son pagne et, lentement, le descendit jusqu'à ses chevilles. A ce moment-là, une autre silhouette, celle d'un homme nu, apparut dans le champ de la caméra. Sans ménagement, il saisit les bras de la fille et l'obligea à sauter à terre. Il passa son bras sous son ventre et la fit s'incliner sur le lit. Aussitôt, il la gratifia d'une fessée énergique. La fille devait se plaindre car, privée du son, Isabelle la voyait ouvrir la bouche et agiter frénétiquement ses longs cheveux bruns. Quelques instants, Isabelle ne prêta attention qu'au visage de la fille. Elle laissa échapper une exclamation en reconnaissant les traits du tourmenteur. Il s'agissait de son voisin. La scène ne semblait cependant qu'un jeu car sa partenaire ne tentait aucunement de se soustraire à la punition qu'il lui infligeait. Il était déjà en érection et la pointe de son sexe tendu frôlait le sillon fessier de la brune. Il cessa de frapper et se pencha pour parler à sa partenaire. Isabelle comprit à l'arrondi des lèvres de la fille que celle-ci lui répondait par un « oh ! » offusquée. Sa réprobation ne devait être que feinte car aussitôt, elle éclata de rire. L'homme se retourna et se dirigea vers une commode, il ouvrit un tiroir, saisit un tube et revint vers le lit sur lequel la fille était toujours penchée. Il le déboucha, fit couler un peu de son contenu sur la pointe de ses doigts, s'étira pour poser le récipient sur un petit coffre puis glissa l'un de ses bras sous le ventre de la fille. Il tendit les deux doigts sur lesquels il avait laissé couler le contenu du tube et les glissa entre les fesses de la fille. Celle-ci plissa les yeux et entrouvrit les lèvres. Au mouvement que faisait la main, Isabelle comprit que son voisin avait introduit son index et son majeur dans l'anus de sa partenaire. Il répéta à plusieurs reprises ce va-et-vient, accentuant le rythme de sa pénétration. La fille avait presque clos les yeux et Isabelle comprenait aux mouvements de sa tête qu'elle geignait. L'homme n'avait pas débandé, au contraire, son sexe s'était redressé jusqu'à effleurer son ventre. Il le saisit, l'abaissa et en introduisit le gland entre les fesses de sa partenaire. Il la prit par la taille, fléchit les jambes, et pressa brusquement ses hanches contre ses fesses. La fille regardait en face la caméra. Sous la violence de l'assaut, Isabelle la vit grimacer et devina à l'ouverture de ses lèvres qu'elle avait crié. L'homme se recula puis s'engagea de nouveau. Il s'engagea dans un va-et-vient rapide et vigoureux. Il glissa sa main droite sous le ventre de sa partenaire en direction de son entrejambe. Isabelle remarqua le mouvement de son biceps. La jeune fille était encore vierge et elle n'avait jamais visionné de film pornographique. Pourtant, la

pratique de la masturbation, lui fit comprendre que l'homme stimulait le clitoris de sa compagne. Ce double exercice entraîna bientôt la jouissance de la fille. A l'évidence, elle souhaitait offrir son plaisir à l'objectif. Elle le fixait, permettant à Isabelle de lire toute l'intensité de cet orgasme féminin. L'expression d'un homme relevait encore du mystère pour la jeune fille. Néanmoins, elle lut sur le visage de son voisin la réponse au plaisir de sa partenaire. Elle devinait qu'il haletait. Il se retira, saisit la brune par un bras, la contraignit à s'agenouiller et se masturba face à son visage. La fille fixait le visage crispé qu'il penchait vers elle et semblait l'encourager. Pour la première fois, Isabelle assista à une éjaculation. La fille avait les mâchoires largement ouvertes et tirait la langue. Une première giclée de sperme fusa dans sa bouche et les suivantes lui maculèrent le visage. La fille articula un mot avec une telle insistance qu'Isabelle réussit à le deviner : « cochon ! ». La jeune femme ne semblait cependant pas offusquée par le sort qui lui avait été réservé. Elle passa ses mains sur ses joues et étendit du sperme sur sa poitrine et dans ses cheveux. Elle étira encore davantage la langue pour exhiber la semence qui y luisait. Elle l'agita plusieurs fois puis la fit disparaître dans sa bouche. Elle se releva et se dirigea vers ce qui était probablement la porte de la salle de bains. Le voisin d'Isabelle s'approcha de la caméra jusqu'à ce que son sexe, toujours gonflé mais à demi courbé, touche l'objectif. La scène s'arrêtait là.

Croyant entendre un bruit dans la chambre de son voisin, Isabelle pressa fébrilement sur la touche d'arrêt de la télécommande. Haletante, elle fixa l'entrebâillement sombre. Rien n'indiquait que l'homme s'était réveillé. Isabelle resta pourtant plusieurs minutes dans l'attente. Elle fixait la porte immobile, tentant de calmer l'affolement de son cœur. La crainte d'être surprise la bouleversait autant que l'avait chamboulée l'excitation que la vidéo lui avait fait éprouver. Elle s'efforça de respirer calmement pour reprendre possession d'elle-même. A l'extérieur, des rafales de vent agitaient les volets, la pluie fouettait le bois des ouvertures et des coups de tonnerre punctuaient encore ce vacarme wagnérien. Isabelle était cependant devenue insensible à ces détonations qui l'avaient précipitée dans l'appartement de son voisin. Seul lui importait maintenant le petit objet sombre qu'elle tenait à la main. Son pouce hésitait à presser de nouveau la touche de lecture. Elle se raisonnait en imaginant que les prochaines scènes ne seraient plus que des clichés de vacances. La tentation cependant la tenaillait. Elle enfonça de nouveau le bouton marqué d'un triangle. Elle fut surprise de ne pas découvrir un paysage exotique. C'étaient tout bonnement l'intérieur d'un bureau qui apparaissait, secoué par les mouvements de la caméra que l'on devait probablement régler. L'objectif avait dû être

orienté vers la gauche de la pièce. Une femme se tenait debout, une main posée sur la tablette d'un bureau. Lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était filmée, elle sourit. Elle avait l'allure d'une business girl : tailleur strict, chemisier blanc. Ses premiers gestes démentirent immédiatement son aspect sévère. De la pointe de son escarpin, elle se débarrassa de son autre chaussure et recommença le geste pour se retrouver pieds nus. Elle glissa ses mains jusqu'à l'ourlet de sa jupe, la remonta jusqu'à sa taille, saisit l'élastique de son collant et plia les jambes pour les dénuder de leur voile de nylon. Probablement pour exciter le caméraman, elle tira le triangle de son slip sur le côté afin de dévoiler le trait de son sexe. Elle articula toute une phrase qu'Isabelle ne sut décrypter. Son interlocuteur dû lui répondre car elle sourit d'un air coquin. Aussitôt, elle retira son slip, le roula en boule et le jeta dans la direction de la caméra. Dès qu'elle eût dévoilé son sexe, elle retira sa veste, retroussa encore davantage sa jupe jusqu'à ce qu'apparaisse le bas de son chemisier, plaqua ses mains contre le bureau et se pencha en cambrant les hanches de manière provocante. L'image trembla un peu comme si l'on optimisait le cadrage. Comme dans la vidéo précédente, un homme apparut de dos. Il portait un pantalon de ville et une chemise blanche. Sans même qu'il se soit retourné, Isabelle comprit qu'il s'agissait encore de son voisin. Il tenait à la main le tube qu'elle l'avait déjà vu utiliser. Cette fois-ci, il ne corrigea pas sa partenaire. Au contraire, il lui caressa longuement les fesses. Cette douceur ne semblait pas convenir à la fille. Elle parla précipitamment. L'homme déboucha le tube, s'enduisit les doigts et les planta dans le cul de la business girl. Il la prépara, défit sa ceinture, accentua son érection par quelques vigoureux va-et-vient. La fille prononça encore quelques paroles. Une nouvelle fois, Isabelle vit son voisin enculer une fille.

Un nouvel enregistrement dévoila l'intérieur de l'appartement dans lequel se trouvait Isabelle. Comme un double concentré, elle reconnaissait dans le cadre de l'écran les meubles qui l'entouraient. La caméra semblait avoir été placée sur la gauche du canapé où elle était assise. L'angle de prise de vue permettait d'apercevoir le couloir d'entrée. Une jeune femme émergea de l'ombre, s'appuya contre le chambranle, la tête inclinée contre son bras plaqué sur le montant de la porte. Elle porta la main à sa bouche et glissa son index entre ses lèvres. Elle se trémoussa quelques instants, s'avança dans la pièce, retourna la chaise qui faisait désormais face à Isabelle, croisa ses bras sur le dossier et se pencha. Isabelle devina, qu'une nouvelle fois, elle allait assister à une scène de sodomie. Son voisin semblait être un passionné de cette pratique. Isabelle avait rarement eu l'occasion d'évoquer le sujet. Avec ses parents, évidemment, c'était une question taboue, une outrage incompatible avec leur rigorisme

moral. Elle avait parfois entendu des garçons en plaisanter et, une fois, avait surpris les confidences de deux vendeuses. Celle qui avait été soumise à la sodomie, décrivait son expérience comme un supplice douloureux. En revanche, même si par leur crispation des traits les partenaires de son voisin exprimaient la force de la sensation qu'elles éprouvaient, l'intensité de leur orgasme révélait leur jouissance. La fille à l'écran en était à ce stade lorsqu'Isabelle ressentit une impression qui la força à se retourner. Elle sursauta en découvrant son voisin debout près d'elle, seulement vêtu d'un peignoir qui dévoilait la toison de son torse. Elle bredouilla, tenta d'éteindre le lecteur, mais laissa tomber la télécommande. L'homme s'assit près d'elle et entoura son épaule de son bras.

— Tu peux regarder. Tu n'avais jamais vu ça ? Tu ne l'as jamais fait ? Tu es même peut-être vierge ?

— Non, non... oui, répondit Isabelle dans un souffle.

— Regarde ! Tu vois, beaucoup de filles ne veulent pas le faire. Pourtant, celles qui se décident connaissent un orgasme exceptionnel. Regarde !

L'homme glissa sa main entre les cuisses d'Isabelle.

— Ça t'a fait mouiller, petite biche. Je vais t'enculer, tu vas aimer ça.

L'homme s'était levé, avait passé ses mains sous le bord de sa nuisette et lui avait enlevée. Il l'avait attirée à lui, l'avait poussée jusqu'à la chaise où s'était appuyée la fille de la vidéo. L'homme siffla pour exprimer son admiration et complimenta Isabelle pour la beauté de son postérieur.

— Superbe petit cul ! Tu es faite pour te faire mettre par derrière, ma biche !

Il la prépara et l'enfila. Lorsqu'elle se sentit pénétrée, Isabelle ressentit une angoisse extrême, comme si un pal perforait ses entrailles. En se reculant, l'homme semblait l'éviscérer. Isabelle ne put retenir ses larmes. L'homme se pencha contre son dos et resta un long moment immobile.

— Tu sens comme je suis à fond en toi ? Tes sphincters battent autour de ma bite, ça me fait bander encore davantage. Détends-toi ma belle, détends-toi ! Tu sens comme mon sexe est chaud, comme il te remplit ? Là, maintenant, n'aie pas peur, je vais recommencer, je vais recommencer à te limer.

L'homme commença d'abord par un va-et-vient long, puis de plus en plus vigoureux. Isabelle sentait le gland avancer et reculer en elle. La friction sur tout le pourtour de son anneau semblait irradier dans son ventre.

— Oui, oui, oui...

Elle s'entendait appeler par l'affirmative les coups de boutoir de son partenaire. Une sensation incommensurablement plus forte que toutes celles qu'elle avait éprouvées jusqu'alors la submergeait.

— Oui, oui, oui...

Elle exprimait sa jouissance par le même mot, désormais crié, hurlé. L'homme ne se retira pas et éjacula en elle. Après, il se pencha de nouveau et l'étreignit à la taille. En l'étouffant, il l'aidait à apaiser les spasmes de son orgasme. Enfin, il sortit d'elle. Isabelle se mit à trembler, se sentit prise de vertiges et perdit l'équilibre. Au sol, elle se recroquevilla dans la position fœtale et éclata de nouveau en sanglots. L'homme la souleva et la porta dans son lit. Elle cessa de pleurer, tenta de comprendre ce qu'elle avait ressenti mais, toute énergie semblait s'être évaporée d'elle. Elle bascula dans le sommeil.

Pendant une semaine, Isabelle vérifia que la voiture de son voisin n'était plus au parking pour éviter de le croiser dans la cage d'escalier. Plusieurs fois par jour, elle se regardait dans la glace pour reconnaître l'être étrange qu'elle était devenue en quelques minutes la nuit de l'orage. Les deux premiers jours, les palpitations de son anus lui rappelaient à chaque instant cette pénétration qu'elle jugeait honteuse. Le plaisir qu'elle avait ressenti avait été pourtant si intense qu'elle était obligée de rechercher une compensation par des masturbations répétées. Son besoin de jouissance était si prégnant qu'elle ne pouvait pas attendre la nuit. Elle demandait l'autorisation de sortir de classe pour se réfugier aux toilettes. Elle manqua deux épreuves de baccalauréat blanc pour cette raison. A son retour dans la salle d'examen, elle était si troublée qu'elle rougissait en pensant que le surveillant et les autres élèves pouvaient deviner ce qu'elle venait de faire. Pensant trouver le moyen de s'apaiser, elle profita de l'absence de ses parents pour aller sonner à la porte de son voisin. Lorsque celui-ci la vit sur le palier, sans un mot, il la tira à l'intérieur et commença dans le couloir à la déshabiller. Isabelle et l'homme désiraient uniquement se retrouver encastrés l'un dans

l'autre. Il la prit sans préliminaire. Elle hurla, pleura et jouit. Puis après, chaque fois que cela lui fut possible, elle traversa le palier en hâte.

L'éducation rigoriste qu'elle avait reçue avait incité Isabelle à préserver sa virginité au-delà de l'âge auquel la plupart des filles reste pucelles. Plusieurs fois, elle avait mis fin à un flirt lorsque son amoureux se montrait trop pressant. Quelques semaines après le début de ses relations avec son voisin, Isabelle tenta d'atténuer sa dépendance à son égard en multipliant les expériences avec des garçons de son âge. Très vite, elle acquit la réputation d'une fille facile. Après s'être fait déflorer par un camarade de classe, elle passa de mec en mec. Elle éprouvait une frénésie sexuelle que de fréquents rapports n'apaisaient pas. Qui plus est, ses relations avec de jeunes partenaires lui paraissaient toujours décevantes. Elle était parfois obligée de simuler et lorsqu'elle atteignait malgré tout l'orgasme, il lui semblait toujours moins jouissif que ce qu'elle éprouvait à l'occasion des sodomies que lui faisaient subir son voisin.

En rencontrant François, elle crut que le sentiment qu'elle avait développé pour lui pourrait lui permettre de mettre fin à sa dépendance sexuelle. Cependant, même si l'amour qu'elle éprouvait pour le garçon conférait une autre dimension à leurs rapports, elle ne pouvait renoncer à l'addiction dans laquelle l'avait plongée ses rapports anaux avec l'homme d'âge mûr. Pendant plusieurs mois, elle avait dû se débattre seule face au cas de conscience que lui procurait son infidélité à son jeune amant. L'intimité qu'offrait la chambre d'internat à Isabelle et à Agnès leur permit rapidement de développer une relation de complicité. Après un temps d'hésitation, la blonde fut incitée à profiter que sa camarade en lisant lui tournât le dos, à glisser quelques allusions au sujet de son dilemme. C'est lorsqu'elles se retrouvaient toutes les deux dans le même lit, après leurs chamailleries, qu'Isabelle osait livrer des précisions sur ses relations. Son partenaire de sodomie avait un goût monomaniacal pour cette pratique. Ils avaient quelquefois joui après des coïts ou des fellations mais la majorité de leurs orgasmes était intervenue par pénétration anale. L'homme aimait visionner ses prestations. Souvent, il avait filmé ses rapports avec Isabelle. Celle-ci avait sauvé quelques-unes de leurs vidéos sur sa tablette. Elle proposa un soir à Agnès de lui faire découvrir l'un de ses rapports. A quelques reprises déjà, la brunette avait regardé des pornos. Cependant, surprendre l'intimité d'une amie l'émut bien davantage. Les deux filles inventèrent un petit cérémonial pour

visionner les vidéos de la blonde. Elles plaçaient la tablette entre elles et tiraient le drap par-dessus leurs têtes. Dans la semi-pénombre de cet abri, elles ne percevaient plus de l'émotion de l'autre que l'accélération de sa respiration. Un soir, Isabelle saisit la main d'Agnès et la glissa jusqu'à son entrejambe.

— Tu sens comme je mouille ? A chaque fois que je le vois, j'ai la chatte trempée. Ça te fait mouiller de nous voir ?

Sans attendre la réponse d'Agnès, elle avait glissé son index dans sa fente.

— Oui, tu mouilles, ça t'excite !

Agnès avait repoussé la main d'Isabelle mais, elle ne l'avait cependant pas lâchée jusqu'à la fin de la vidéo. Elle avait senti les doigts de son amie se contracter à la vue de certaines scènes et, elle-même, avait eu conscience de presser la main de sa camarade lorsqu'elle ressentait une émotion particulière. Les deux filles n'avaient cependant pas osé échanger de caresses. Néanmoins, lorsqu'Agnès avait regagné son lit, elle avait éprouvé le besoin de se masturber. Isabelle en avait fait autant. Agnès l'avait compris car la literie fatiguée de l'internat couinait à chaque mouvement. Peu à peu, le programme de leurs veillées s'était mué en rite. Agnès affectait de lire, Isabelle l'asticotait, la brunette bondissait hors de son lit et se précipitait sur la blonde, elles répétaient leur corps-à-corps, elles s'enfouissaient sous le drap, lançaient une vidéo, sentaient leur excitation monter, Agnès regagnait son lit et elles se masturbaient. Après quelques séances, leur pudeur mutuelle s'était estompée. Elles laissaient s'exprimer leur plaisir. Agnès guettait l'accélération du souffle d'Isabelle puis ses gémissements et elle savait que son amie avait atteint le terme de son orgasme lorsqu'elle l'entendait émettre un petit soupir.

Une dizaine de camarades de prépa s'était donné rendez-vous dans la résidence secondaire des parents de l'un d'entre eux pour découvrir ensemble les résultats du concours. La mise en ligne de la liste avait été retardée de plusieurs heures. Lassées d'attendre, Isabelle et Agnès étaient allées se promener aux alentours. En rentrant dans le jardin de la propriété, un camarade les avait aperçues depuis la fenêtre du salon et leur avait crié qu'elles étaient reçues. De joie, elles s'étaient précipitées dans les bras l'une de l'autre. Isabelle avait picoré de bisous le visage d'Agnès puis, elle avait posé ses lèvres sur les siennes. La brunette avait été tentée de se reculer mais la blonde l'avait étreinte plus fort. C'est alors Agnès qui avait

entrouvert les lèvres, elle avait senti la caresse du bout de la langue de son amie et avait avancé la sienne. Les deux filles avaient alors échangé un long baiser jusqu'à ce que des appels proches d'elles les aient contraintes à se séparer. Toute la bande était apparue. Une farandole endiablée s'était organisée entre les massifs. Plusieurs bouchons de champagne avaient claqué. On avait bu, on avait ri, on avait chahuté, crié. Les uns après les autres avaient été précipités dans la piscine. Des couples s'étaient isolés dans les chambres ou dans les buissons. Les plus ivres s'étaient écroulés sur la pelouse ou sur la moquette du salon. Agnès ne savait trop comment elle avait terminé la nuit. C'est Isabelle qui, au matin, l'avait secouée pour la prévenir que son amoureux venait la chercher et qu'il partait immédiatement pour un séjour en Angleterre. Les deux filles, en hâte, s'étaient données rendez-vous à la rentrée. Agnès ne pensait pas qu'elle puisse avoir eu de relations saphiques avec Isabelle. Dans leur chambre, elles s'étaient simplement livrées à une sorte de rituel érotique. Elle réfléchit encore quelques instants à la question que lui avaient posée ses cousins. Aimait-elle les filles ? Elle avait souvent été sensible au physique de certaines mais, ce n'était qu'un point de vue esthétique. Il lui semblait tout simplement que la beauté était un attribut plus féminin que masculin.

— Alors, on les regarde ces petites cochonnes ? insista Guillaume.

Agnès haussa les épaules et répondit, feignant l'indifférence :

— Si vous voulez, puisque ça a l'air de vous exciter...

Vincent pressa alors sur l'icône de lecture pour lancer la vidéo.

— C'est dingue, elles sont toutes mignonnes ! S'exclama Guillaume.

— C'est vrai, ce ne sont pas toutes des canons, mais il n'y en a pas une moche, confirma Vincent.

— Moi, c'est la blonde que je préfère. Elle a des cheveux... des yeux... une bouche ... pulpeuse. Elle a de jolis seins ronds, pas trop gros. Et ses cuisses, ouah ! s'enthousiasma Paul.

— Mon petit cousin qui se lâche, railla Guillaume. Tu vas pas nous faire une syncope quand même ? C'est vrai que la blonde...Mais regardez-la ! Assise sur l'évier, elle se fait bouffer la chatte par sa copine !

Les six filles utilisaient les plans de travail d'une cuisine étroite et toute en longueur pour leurs jeux érotiques. A deux ou à trois, dans des configurations changeantes, elles s'embrassaient, se pelotaient, se léchaient, se pénétraient, utilisant des godes, des bananes ou des concombres pour explorer leur vagin ou leur anus. Agnès tentait de comprendre où et comment cette partouse pouvait avoir eu lieu. L'exigüité de la cuisine suggérait une rencontre dans un studio. Ce devait être le logement de l'une des filles, une piaule d'étudiante sans doute. Comment le jeu avait-il été décidé ? La question tarabustait Agnès. Lorsqu'elle avait visionné des pornos à la télévision, il était évident que les acteurs professionnels suivaient un scénario préétabli. Le site qu'avaient consulté ses cousins rassemblait des vidéos d'amateurs. Comment ces filles avaient-elles décidé d'installer une caméra, de se mettre nues, et de se livrer à toutes ces cochonneries, Etaient-elles toutes lesbiennes, avaient-elles fait la fête avant, avaient-elles bu ? Qui avait lancé l'idée, y-avait-il eu des résistances ? Et après, comment avaient-elles décidé de mettre la vidéo en ligne ? Comment avaient-elles surmonté leur crainte d'être reconnues ? Est-ce qu'elles voulaient l'être, au contraire ? Quelle jouissance espéraient-elles de cette exhibition ? Toutes ces questions se bousculaient dans l'esprit d'Agnès au point que le spectacle lui en devenait presque indifférent. Ses cousins, au contraire, étaient au comble de l'excitation.

— Ah, qu'est-ce-que j'aurais voulu être là !

— C'est vrai, les filles entre elles, j'adore ça !

— Mince, la vidéo est terminée !

— C'était sympa, ça t'a plu Agnès ? demanda Vincent après avoir lentement bu quelques gorgées de soda.

Agnès lui enleva le verre de la main et but à son tour.

— Oui...Mais, j'ai préféré la première.

— Ah, la petite cochonne ! Voir la nana se faire tirer par trois mecs ça l'a excitée ! ironisa Guillaume. Tu veux qu'on te la remette ?

Vincent n'attendit pas la réponse de sa cousine, fit défiler le sommaire et relança la lecture de la précédente vidéo.

Agnès n'avait pas vu le début de la partie carrée. Comme pendant la partouse des étudiantes, elle s'interrogea sur les motivations de la fille. Dans le cas de la brunette aux piercings, que pouvait-on imaginer ? Comment s'était-elle retrouvée avec trois ou quatre types pour faire l'amour devant un caméscope ? Jusqu'à la fin du film, Agnès se répéta ces questions.

— Ça ne tenterait pas de faire un truc comme ça, Agnès ? demanda Guillaume lorsque l'écran s'obscurcit.

La demande parut si incongrue à sa cousine qu'elle s'esclaffa. Puis, elle réfléchit quelques instants et, pour éluder la question, avança :

— Et avec qui d'abord ? J'ai même plus de copain !

La réponse de Guillaume fusa avec une telle spontanéité qu'elle interloqua tout le monde.

— Ben...avec nous !

— Mais c'est pas possible, on est cousins, laissa échapper Paul sur un ton de naïveté stupéfiée.

— Cousins au second degré... c'est pas parce qu'on a un arrière-grand-père en commun que ça va nous empêcher de baiser. Je me suis bien tapé Angélique, l'an passé.

— Angélique ! s'exclamèrent à la fois Agnès, Paul et Vincent.

— Ben...oui ! confirma Guillaume, étonné. Vous aviez rien vu ? C'est vrai qu'on a essayé d'être discrets mais, tout de même, je pensais que quelqu'un avait compris.

— T'as fait l'amour avec Angélique ? demanda Vincent à peine remis de sa surprise.

— Tout l'été, oui ! Ça a commencé le soir de la célébration contre-révolutionnaire.

— Le 14 juillet ?

— Oui, comme d'habitude, la famille monarcho avait fait sa petite série de toasts au roi et à sa remontée sur le trône de France. Je crois qu'avec Angélique on avait déjà un peu abusé. Je lui ai proposé de mettre nos badges à fleur de lys et de nous présenter au bal du village, pour faire chier le monde. J'avais envie de me castagner. En fait, dès notre arrivée,

Angélique a tellement fait la petite salope que les mecs ne se sont même pas aperçus que nous avions des badges royalistes. Moi, j'ai chauffé la petite Rouleau. Je croyais pouvoir me la taper mais son père est venu la chercher. Angélique était tellement bourrée qu'elle s'est écroulée au milieu de la piste de danse. Je suis allé la chercher et je l'ai entraînée, comme j'ai pu, en direction de chez nous. Arrivés au carrefour des Trois Pommes, on a été obligés de s'asseoir sur le banc de pierre. Angélique m'a passé le bras autour du cou et a posé sa tête sur mon épaule. On était dans un état ! Tout d'un coup, j'ai senti qu'Angélique passait sa main sous ma ceinture. Je m'étais déjà tellement frotté à la petite Rouleau que j'ai bandé aussitôt. J'ai voulu lui passer la main dans la culotte mais elle a resserré les cuisses. Elle a dit qu'elle ne voulait pas que je la touche, que c'était elle seule qui allait me caresser. Elle a ouvert ma braguette et s'est mise à me branler. J'ai éjaculé sur mes godasses. J'ai juré, elle m'a alors dit qu'elle allait me faire une petite toilette pour que je ne mouille pas mon pantalon. Elle m'a sucé le gland, elle a remonté d'un seul coup ma braguette en me coinçant un bout de peau. J'ai gueulé ! Elle s'est marrée et, avant que je n'arrive à me décoincer, elle a filé dans le noir. Le lendemain, au petit déjeuner, je lui ai murmuré que j'avais encore mal et que j'aurais besoin de soins. Elle s'est marrée et elle m'a repoussé. Je l'ai tannée toute la journée pour qu'on se parle. Le soir, enfin, elle a accepté qu'on aille ensemble jusqu'à la clairière du parc. J'ai essayé de l'embrasser mais, elle s'est énervée et m'a dit qu'il fallait oublier ce qui s'était passé la veille. J'ai pris ma voix de Caliméro, à la façon de Paul, pour lui demander de me masturber une dernière fois, en souvenir. Elle a dit que j'exagérais mais, pourtant, elle a ouvert ma braguette. Elle m'a branlé pendant un moment et j'ai tenté le coup. Je l'ai poussée pour qu'elle s'agenouille et je lui ai mis ma bite dans la bouche. Elle s'est pas fait prier. Elle m'a sucé en me pressant les couilles. Mmm, c'était bon ! Elle a avalé, c'est une cochoonne ! Mais, quand elle s'est redressée, elle m'a dit que, cette fois, s'était fini.

— Pourtant, tu nous as dit que cela avait duré tout l'été, intervint Paul avec son air étonné habituel.

— Oui, pendant trois jours, j'ai tenté plusieurs approches sans succès. Puis, un matin, c'est Angélique qui m'a proposé de faire une promenade avec elle. Quand nous sommes arrivés à la grange où le père Marcel entasse son foin, elle est entrée et elle est montée à l'échelle. J'avais un peu la flemme, je suis resté en bas jusqu'à ce qu'elle m'appelle. Quand je suis arrivé en haut des barreaux, je suis resté scotché. Elle était à poil, couchée, les cuisses écartées, face à moi. Elle m'a demandé si j'avais mon portable. Elle savait bien que malgré la consigne familiale, je l'avais toujours planqué sur moi. Comme tout le monde d'ailleurs ! Elle